

Jour de Chance

Presses de la Renaissance, 1982.

« (...) Aujourd'hui, enfin, le soleil me conduit au commissariat. La plus jeune des hôtes, celle qui louche mais qui est si gentille, se précipite vers moi, me prend les deux mains : « Comme je suis content que vous veniez, il va si mal. »

Je frappe mes jambes pour qu'elles montent vite le grand escalier.

Le petit nain, mon ami le commissaire, pleure sur son bureau plein de téléphones. Je pense un moment que c'est parce que j'ai oublié de lui téléphoner, mais il relève sa grosse figure ridée : des larmes suivent les rides. Il sanglote :

– Vous ne pouvez pas savoir ce que c'est, je n'ai connu aucune femme de ma vie (j'ai quarante ans), même pas des naines, mêmes pas des naines!

C'est embêtant, s'il pleure comme ça, jamais je ne pourrai lui parler de mon problème. Je le console un peu en lui racontant (ce qui est faux) que moi non plus je n'en ai pas connu des tonnes – alors il me demande de pleurer avec lui, ce que je fais avec plaisir, persuadé qu'ainsi il retrouvera la raison et qu'on en viendra aux problèmes fondamentaux. Au bout de quelques larmes communes, il retrouve sa joie de vivre, et nous pouvons aborder l'affaire.

– Je suis impuissant, dit-il, à vous faire arrêter; j'ai tout essayé, la menace, l'intimidation, les larmes (à ce souvenir, ses yeux se remouillent, je le calme vite fait d'un péremptoire claquement de doigts), tout : rien n'y fit!

Je lui demande, l'air important et mi-figue mi-raisin (je n'ai jamais su ce que cette expression veut dire) s'il est au courant de mes derniers exploits.

Il plisse les yeux, se gratte les pellicules de ses cheveux, farfouille des dossiers dans un vieux placard, puis réfléchit que, ne possédant aucune identité fichée, mon dossier ne peut être classé et donc je n'ai pas de dossier à mon actif – ni à mon passif (autre expression mystérieuse). Alors il me dit :

– Oui, oui, nous sommes au courant. Vous êtes un dangereux terroriste; dangereux ! Vous détournez les avions !

Et il éclate de rire :

– Mais vous êtes innocent !

Et il répète ce mot, les bras en l'air, en riant, agitant ses petits doigts boudinés, comme pour les marionnettes qui font font !

– D'autant plus que ce détournement stupide : vous n'avez donné aucune bonne raison. Vous n'avez réclamé aucune rançon, vous n'avez fait chanter personne. Un détournement sans musique, sans bruit. Ce prouve bien que vous n'étiez pas dans un normal, et que...

Et il éclate de rire :

– ... Vous êtes innocent, innocent!

Et il répète ce mot, une chanson, les bras en l'air, agitant ses petits doigts boudinés, comme pour les marionnettes!

J'insiste. Bien sûr, j'ai commis l'imprudance de ne lui apporter aucune botte de poireaux, ni d'asperges. Mais je lui demande quand même si je pourrai un jour commettre un crime qui me rendrait coupable, responsable, normal, imposable, imposant.

Il se frotte les mains, bave, rit, se balance sur ses coussins, gigotant ses minuscules jambes courtes chaussées de chaussures d'enfant anormal :

– Un crime, bof... J'en doute ! Non, vraiment je ne vois pas. Que voulez-vous, mon jeune ami, vous n'êtes pas comme tout le monde.

Et il rigole, agitant ses boudins (je manque les mordre de rage), se balançant sur les dix-huit coussins qui posent son menton juste à la hauteur du bureau. Je hurle (il y a une expression qui m'amuse : « sortir de ses gong », comme si on était une porte, voyons) !

– Je veux être comme tout le monde, vous m'entendez, comme tout le monde. Je veux être réel.

Je crie tant, et il se balance tant, que l'échafaudage des coussins le tombe par terre, où il repose, ses souliers et ses mains de nain en l'air, comme un imbécile de commissaire qu'il reste.

Je le traite de tout. D'abord, je le traite de nain, ensuite de nain... Bref je ne le traite pas de tout mais que de nain. Et ça suffit bien pour lui faire de la peine. J'ajoute même (et pourtant je n'ai pas l'injure facile) qu'il ne connaîtra jamais l'amour. Il se remet à pleurer. Je ne le console pas. Je pars en claquant la porte. C'est mon ami, mais il exagère un peu, non ?

L'après-midi

Je cherche dans un annuaire le nom d'un avocat, puisque, dans sa lettre, cet imbécile de commissaire me conseilla ouvertement de faire appel pour tenter de convaincre le peuple de ma culpabilité. J'en découvre deux pages au moins, d'avocats. Il doit y avoir beaucoup d'innocents que les avocats aident. Je choisis une adresse au hasard : rue de Rivoli. Je casque mes patins à roulettes et chausse mon casque, ou le contraire. Je vais. Il fait toujours soleil dans cette ville. Aujourd'hui, il n'y a pas d'informations aux radios, rien que de la musique. Peut-être la parole fait-elle grève ? Peut-être ne se passe-t-il rien dans le monde ? C'est une musique avec beaucoup de boum ! boum ! Et chaque boum ! me lève la jambe. Et chaque boum ! entraîne mon cœur, roule mes patins. Les rues, les ruelles, ont beaucoup de mal à me suivre. Je ferme les yeux. A dire vrai, j'ignore tout à fait où se trouve la rue de Rivoli, si du moins elle existe. Le soleil.

Quand on se promène un peu à travers Paris, on rencontre vite la campagne; c'est pas une si grande ville que ça. bercé de musique, soudain je me retrouve en pleine campagne, dans des champs. C'est vert, et il y a des vaches, des moutons, des bosquets, des petites collines, du maïs, et une ferme; une ferme très simple, en pierre. De la vigne vierge joue sur la façade, sous le ciel bleu. Peut-être même

il y a des cigales, mais c'est pas très normal à Paris, alors j'écoute sans doute ça à la radio. Je tourne le bouton du poste, enlève mes écouteurs. Seul le chant des oiseaux m'avance vers la ferme. Je ne me trouve certainement pas rue de Rivoli, la musique m'a conduit ailleurs que chez l'avocat.

Et puis une fermière vient vers moi, je demande :

– Vous êtes avocate ?

Elle fait (avec sa bouche) :

– Oui.

Je pense (avec ma cervelle) : j'ai vraiment de la chance, pour un fou ! L'avocate porte (avec ses mains) deux seaux. Je la suis, elle a des gros seins, un aimable derrière, une blouse boutonnée, des jambes nues et puissantes, des sabots; un tas de cheveux roux, en chignon. Je regarde (avec mes yeux) sa nuque où s'allument quelques mèches. Une nuque à baisers. Je la suis. Elle va à l'étable, à côté d'une vache pour la traire.

Je regarde sa nuque qui se penche par saccades suivant le mouvement de ses poignets – coule le lait. Je raconte mon histoire, lui demande si elle va m'aider à défendre ma culpabilité pour un crime crapuleux et un détournement d'avion terroriste. Le lait est tout coulé. Elle repart, tenant (avec ses mains) les deux seaux pleins. Je la suis. Elle range les seaux, attrape une fourche. Je la suis. Elle va au tas de foin, lance des fourchées de foin vers des chevaux qui ont l'air d'aimer ça. Pourquoi les gens, ils mangent pas du foin, si c'est bon pour les chevaux? Je lui regarde encore la nuque. Mes dents pensent (dans ma cervelle) : nous avons envie de lui mordre la nuque. Mes mains pensent (dans ma tête) : nous avons désir de nous perdre dans ses fesses immenses. Mon cœur bat (dans mon cœur). Elle dit (avec sa nuque) :

– C'est une histoire de fou.

– Eh peuchère, je sais bien que c'est une histoire de fou, mais qu'est-ce que vous voulez, on ne veut pas que je sois fou parce qu'on veut pas de moi à l'asile, et on veut pas que je sois normal parce qu'on veut pas de moi en prison après tout ce que j'ai fait. Alors moi, je sais plus...

Et puis les chevaux n'ont plus faim, alors elle lâche la fourche, je la suis, elle rentre dans la ferme, elle me claque la porte (au nez). »